



171

### LES MODES PARISIENNES.

Chapeaux des D<sup>elles</sup> Romain, rue de la Chaussée d'Antin 18. — Fleurs de Millery, clove de Batton, rue de Ménières, 12. — robe de soie façon de M<sup>mes</sup> Fany et Pachet, rue de la Chaussée d'Antin 33. — robe de piqué Nankin, façon de M<sup>lle</sup> Duquer, rue de Louvois, 6. — Ombrelles des M<sup>mes</sup> Lemarechal, Boul. Montmartre 17. Corsels des D<sup>elles</sup> Gosselin, rue de la Paix, 13.





# MODES PARISIENNES.

## AVIS

AUX ABONNÉS DU COURRIER DE PARIS.

Le petit journal de modes intitulé *Le Courrier de Paris* cesse de paraître, mais les abonnés de ce journal recevront, chaque mois, deux numéros des *Modes Parisiennes*.

Le prix du *Courrier de Paris* était de 15 francs par an.

Les abonnés du *Courrier de Paris* recevront, dans l'année, deux numéros des *Modes Parisiennes*.

Pour être admis à l'abonnement de l'année, il faut adresser le montant de l'abonnement par avance.

Les abonnés de 15 francs par an des *Modes Parisiennes* recevront, dans l'année, au moins VINGT PATRONS.

Enfin, le succès bien établi des *Modes Parisiennes* est une garantie pour les abonnés du *Courrier de Paris* qu'ils seront servis convenablement et régulièrement.



Paraboles.

MODES ET FASHIONS, par MADAME LOMÈNE DE V. —  
MODES ET MAGASINS. — LES VASES RUSTIQUES DE  
BERNARD DE PALISSY, par LOUIS LURIE. — CAUSE-  
RIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — BEAUX-ARTS.

## MODES ET FASHIONS.



Les modes de la semaine sont tellement légères, transparentes et vaporeuses, qu'en vérité, si on les mettait dans la balance avec celles de la semaine précédente, il faudrait un bien gros poids pour établir entre elles l'équilibre. On a dû faire faire une partie de ces toilettes légères en grande hâte, car on ne les adopte généralement que lorsqu'on est forcé par la chaleur, la mode voulant se débarrasser des robes de soie et les étoffes lourdes. Il a donc été fait beaucoup de mantelets de mousseline brodée garnis d'un volant pareil festonné, et au-dessus de ce volant, il en est un autre beaucoup plus étroit, mais seulement en bas de la jupe. Les châles et les écharpes de mousseline brodée sont aussi recherchés, ainsi que les gants auté,



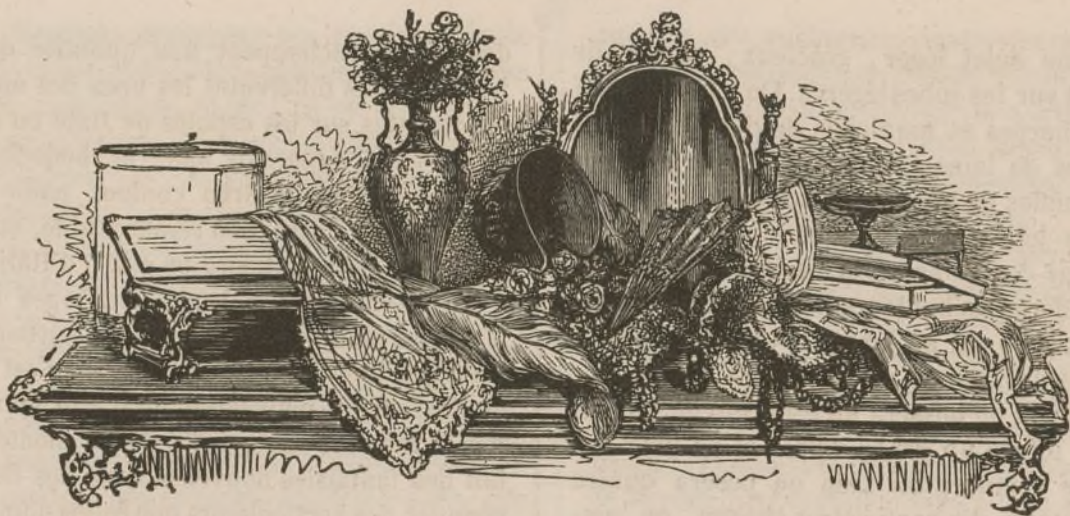


171

# LES MODES PARISIENNES.

Chapeaux des D<sup>lles</sup> Romain, rue de la Chaussée d'Antin, 15. — Fleurs de Millery, église de Bannou, rue de  
Ménars, 12. — robe de soie façon de M<sup>me</sup> Fany à la Cour, rue de la Chaussée d'Antin, 33. — robe de piqué  
Nankin, façon de M<sup>lle</sup> Duques, rue de Louvois, 5. — Corbottes de M<sup>me</sup> Genet, rue de la Paix, 13.  
Corsets des D<sup>lles</sup> Nouvelin, rue de la Paix, 13.





# LES MODES PARISIENNES.

## AVIS

AUX ABONNÉS DU COURRIER DE PARIS.

Le petit journal de modes intitulé *Le Courrier de Paris* cesse de paraître, mais les abonnés de ce journal recevront, chaque mois, deux numéros des *Modes Parisiennes*.

Le prix du *Courrier de Paris* était de 14 francs par an.

Les *Modes Parisiennes* (A DEUX NUMÉROS PAR MOIS) ne coûtent que 12 francs.

Pour 14 fr. par an le *Courrier de Paris* ne donnait pas de patrons.

Les abonnés de 12 francs par an aux *Modes Parisiennes* recevront, dans l'année, au moins VINGT PATRONS.

Enfin, le succès bien établi des *Modes Parisiennes* est une garantie pour les abonnés du *Courrier de Paris* qu'ils seront servis convenablement et régulièrement.



## Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
MODES ET MAGASINS. — LES VASES RUSTIQUES DE  
BERNARD DE PALISSY, par LOUIS LURINE. — CAUSE-  
RIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

## MODES ET FASHIONS.



Les modes de la semaine sont tellement légères, transparentes et vaporeuses, qu'en vérité, si on les mettait dans la balance avec celles de la semaine précédente, il faudrait un bien gros poids pour établir entre elles l'équilibre. On a dû faire faire une partie de ces toilettes légères en grande hâte, car on ne les adopte généralement que contraint et forcé par la chaleur, la mode voulant avant tout les robes de soie et les étoffes lourdes. Il s'est donc fait beaucoup de mantelets de mousseline brodée garnis d'un volant pareil festonné; souvent, au-dessus de ce volant, il en est un autre beaucoup plus étroit, mais seulement au bas du mantelet. Les châles et les écharpes de mousseline-tarlantane sont aussi recherchés, non comme nouveauté,



mais comme sujet léger, gracieux, et surtout très-seyant sur les robes légères. On a porté force châles, écharpes et mantelets de dentelle noire. Les baréges de laine fond vert-de-mer ou bleu avec guirlandes de même nuance plus foncée, ont fait de très-jolies robes garnies toutes, sans exception, par des volants; la variété n'existe que dans les différentes hauteurs de ces volants: ainsi on pose au bas de la jupe un volant de trente centimètres de hauteur, et, au-dessus, on en mettra un de dix et on laissera un espace pour recommencer de même un grand volant et un petit, en tout quatre volants; ou bien on posera quatre petits volants de dix centimètres chacun, on laissera un espace de dix centimètres environ, et on recommence la même garniture en supprimant un volant, et à deux fois, ce qui fait dix volants. Une autre garniture semblable se compose d'un grand volant, et de trois petits au-dessus non espacés. Le nankin, le piqué anglais, la batiste d'Écosse, les toiles de fil se font en redingotes garnies de boutons, de galons, ou brodées en petite soutache blanche; les manches de ces redingotes sont justes et à coudes. Comme robes de toilette de dîner ou de petite soirée d'été, il faut citer celles en mousseline de soie, grenadine, et les tarlatanes imprimées, ces dernières les plus charmantes de nuances, mais non de solidité. Les jupes se couvrent, ainsi que pour le barège, de volants, et c'est avec elles qu'il faut tous ces jolis canezous, fichus de madame Payan (1), à manches courtes, et qui ont des bouts de manches qui s'ajoutent à volonté. Pour le soir, nous ne connaissons pas de plus jolies robes que celles garnies avec le tulle-Payan; elles auront, sans nul doute, tous les honneurs de la saison des Eaux; cela fait surtout des garnitures de manches et des berthes charmantes. Ajoutez sur ces robes un mantelet ou une visite de tarlatane brodée et doublée d'une autre tarlatane rose, genre créé aussi par madame Payan, et l'on aura la plus ravissante parure d'été.

Cette même légèreté, cette même fraîcheur se retrouvent dans les capotes dernières des demoiselles Romain, qui sont d'une transparence extrême. Ces demoiselles les ornent de fleurs à longues feuilles pointues. Elles garnissent beaucoup de chapeaux en pailles blanches Cobourg avec des fleurs montées en forme de petits saules mêlés d'herbes vertes. Leurs chapeaux de paille sont garnis, soit de ruban, soit de fleurs mêlées de paille. Les fleurs n'ont jamais été plus à la mode comme ornement de chapeaux que cette année; il est vrai que jamais elles n'ont été aussi bien montées. Les fleuristes rivalisent à qui imitera le mieux la nature. Millery (2), élève de Batton, fait de véritables prodiges: ses branches de mûrier variées,

desquelles s'échappent une quantité de petites herbes toutes différentes les unes des autres, sont charmantes sur les capotes de tulle ou de crêpe; le laurier, les roses de haie, le rhododendron varié et le rhododendron couleur paille mêlé de paille, d'une distinction remarquable, sur les chapeaux de paille Cobourg ou paille d'Italie.

Toutes- nuances à larges feuillages et herbes n'est pas moins bien. Ce qu'il y a surtout d'extraordinaire dans les fleurs de Millery, c'est la finesse et l'aspect de nouveauté qu'il sait leur donner, par la manière sans doute de les monter, qui en fait des fantaisies nouvelles avec des fleurs aussi connues des horticulteurs que celles nommées plus haut. On prépare déjà chez Millery des guirlandes et des branches pour les bals de Baden, d'Aix, de Bagnères et les bals des bains de mer. Les fleurs d'eau à longs feuillages et en toutes- nuances, déjà en faveur à la fin de l'hiver, auront encore du succès. Les guirlandes sont toujours préférées pour accompagner les bandeaux lisses ou ondes; les branches, pour poser d'un seul côté ou des deux côtés de la coiffure derrière, vont mieux avec les boucles légères.

La coiffure est plus que jamais simple, mais les femmes ont toutes de beaux cheveux! car il faut un double rang de torsade ou de natte, au milieu duquel s'élève un peigne d'écaïlle dont la tête est à jour, soit découpé, soit à double torsade.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Capote de crêpe bouillonnée de tulle et ornée de fleurs. Visite de taffetas garnie d'une haute dentelle; un second rang très-étroit est posé au-dessus, et l'un et l'autre ont en tête une passementerie à jour noire. Robe de soie garnie de deux volants pareils ayant au bord une bordure plus foncée. Cette même bordure se retrouve au-dessus du dernier volant.

Chapeau de jeune fille: forme Clarisse Harlowe; orné de touffes de bluets et de ruban bleu. Redingote de piqué nankin à corsage et manches justes.

#### PATRONS.

Patron du corsage de la robe de piqué nankin. On peut broder en soutache ou crochet le bord des caracos et continuer cette broderie, lorsque le corsage est assemblé, sur le bas des devants et sur les montants du corsage. Une rangée de boutons d'ivoire va bien comme fermeture du corsage et de la jupe.

#### MODES ET MAGASINS.

On invente tous les jours de nouvelles modes pour les enfants et surtout pour les petites demoiselles, c'est à en rendre jaloux les femmes co-

(1) Rue Vivienne, 43.

(2) Rue de Ménars, 42.



quettes. Madame Marendaz n'a pas conquis la plus belle clientèle de Paris sans motifs, car, par un de ces caprices du hasard qu'on ne peut expliquer, il est du meilleur goût d'habiller les enfants à l'anglaise; or, madame Marendaz est Anglaise, point n'est besoin de faire venir de Londres des modes qu'on est obligé d'accepter sans choix, car on trouve chez elle tous les modèles anglais, depuis la première longue robe des enfants jusqu'aux toilettes de grandes petites filles. Contrairement à l'ancien usage, madame Marendaz fait ces longues robes ouvertes derrière, et cela est reconnu beaucoup plus élégant et plus commode. Pour les enfants qui commencent à marcher, elle a des petites robes dont le devant en tablier est formé par deux montants festonnés et brodés, et d'autres garnitures semblables posées en échelle; le même genre de robe se fait pour un âge plus avancé, alors on y ajoute un pardessus en taffetas rose, bleu ou lilas, avec le foulard, le pékin de fil et le piqué anglais. Madame Marendaz fait de jolies robes de promenade ou de campagne pour les demoiselles de sept à douze ans; un mantelet noué derrière est le complément ordinaire de cette toilette. Les layettes ont aussi de grandes recherches, et c'est vraiment curieux de voir dans le salon de madame Marendaz (1) les mille détails d'un trousseau du premier âge.

Chez madame Beaudoux (2) on choisit des volants en dentelle noire qu'on porte malgré l'été et les chaleurs; avec une robe garnie de dentelle, il faut l'écharpe, le mantelet ou le châle de dentelle: tous ces objets sont beaux et en grand choix dans ce magasin, l'un des mieux situés de Paris.

Un magasin aussi très à la mode, c'est celui de Bertheley (3). Pourquoi? c'est qu'il possède toutes ces jolies passementeries si fort en faveur pour garnitures de robes et de mantelets; on met de la passementerie partout: aux volants des robes de barège ou de mousseline de soie, il faut un petit effilé double formant une dent arrondie; sur un mantelet de taffetas blanc garni d'un volant de crêpe, nous retrouvons au bord de ce volant une frange de soie blanche. Puis viennent les galons mats qui trouvent leur place sur robes de soie ou de nankin; à cette dernière redingote d'été nous voyons placés jusqu'à neuf rangs de galons de soie nankin posés en hauteur et en tablier. On y ajoute quelquefois une rangée de petits boutons en ivoire comme fermeture du corsage et de la jupe. Nous recommandons ce genre de toilette pour le négligé et surtout pour la campagne.

Un mot aussi sur les cachemires des Indes et sur les cachemires français de la maison Brousse. Le magasin de *la Caravane* (4) ne vend dans ce

moment des cachemires longs que pour les corbeilles de mariage; la grande vogue est aux cachemires carrés plus légers et tout à fait commodes pour les voyages. On choisit encore dans cette maison des châles et des écharpes en crêpe de chine ou cachemire brodé en soie.

Un magasin d'urgence, c'est celui de madame Maréchal (4); aussi il y a foule du matin au soir, car les premières petites ombrelles marquises ne suffisent plus contre le soleil tropical qui nous brûle depuis quelques jours: il faut de grandes ombrelles fond uni, bordées d'une large bande plus foncée, et les ombrelles à brisure si commodes pour le voyage, car elles ne tiennent pas plus de place qu'un éventail.



## LES VASES RUSTIQUES

DE BERNARD DE PALISSY.

Il y a des inventions d'une apparence bien commune et dont les origines sont charmantes: les souffrances de l'inventeur sont un monde tout plein de mystère et de poésie!

Un jour de l'année... la date ne fait rien à l'intérêt de ce récit, un pauvre ouvrier, nommé Bernard, arriva dans la ville de Beauvais; il était suivi d'une jeune femme et de trois petits enfants; il installa sa famille dans le fond d'un vilain faubourg et il se mit bravement à la besogne.

L'artisan dont je parle n'était pas un manœuvre ordinaire: d'abord il savait lire et écrire, ce qui n'était pas absolument commun parmi les ouvriers de cette époque; ensuite il était d'une habileté merveilleuse pour la peinture sur verre; enfin il connaissait la chimie, la physique, la statuaire, et il s'était distingué à Florence dans les meilleurs ateliers de ciselure. A son retour d'Italie, Bernard s'en alla frapper à la porte d'un gentilhomme éclairé, M. le comte de Marcillac, et, grâce au zèle de ce puissant protecteur, l'ouvrier-artiste fut chargé d'illuminer de ses brillantes fantaisies les vitraux de la cathédrale de Beauvais.

L'existence matérielle de Bernard était fort honorable et fort heureuse: il avait une jolie femme et trois beaux petits enfants qui l'embrassaient à

(1) Boulevard Montmartre, 47.

(1) Rue Saint-Honoré, 416.

(2) Rue de la Paix, 2.

(3) Boulevard Montmartre, 48.

(4) Rue Richelieu, 84.



l'envi tout le jour ; il travaillait aux heures de sa préférence , et il gagnait sans prendre beaucoup de peine de quoi suffire au nécessaire et au superflu de son ménage ; lorsque le travail sacré de l'église trouvait au dépourvu son imagination et son pinceau , Bernard s'ingéniait à racheter son involontaire paresse en exécutant pour les riches de la ville quelque chef-d'œuvre profane comparable aux inventions les plus délicieuses des célèbres ciseleurs de Florence.

La réputation de Bernard devint immense dans toute la province ; les plus nobles seigneurs du Beauvoisis daignèrent l'appeler au secours de leur magnificence et de leur orgueil ; le chapitre de la métropole lui vota des remerciements solennels et une somme d'argent considérable , sans attendre , pour les vitraux de l'église , le dernier rayon de soleil de son étincelante palette. Les gentilshommes lui disaient avec une familiarité pleine d'admiration et d'estime : « Mon cher artiste ! » Les bourgeois lui disaient avec respect : « Monsieur Bernard ! » Les pauvres , qui connaissaient tous sa charitable demeure , s'inclinaient jusqu'à terre en le voyant de loin passer dans la rue ; les femmes et les jeunes filles le trouvaient bien jeune , bien fier et bien beau. Une grande dame , une marquise opulente , le força d'accepter dans son hôtel un atelier et un logement magnifiques.

Eh bien ! le bonheur de Bernard ne fut point de longue durée ; je ne sais quel mauvais rêve de l'avenir nuisait aux réalités bienheureuses de son présent : chez lui , sans doute , les vanités de l'imagination chassèrent la modestie de l'intelligence et du travail ; la recherche de ce qu'il n'avait pas encore lui fit oublier ce qu'il avait déjà , c'est-à-dire le repos , la réputation et la fortune ; il tua ses plus doux souvenirs pour mieux vivre en secret avec deux courtisanes divines qui ont trompé bien des amants de ce monde : l'imagination et l'espérance !

Dès ce moment , c'en était fait du pauvre ouvrier : le rêveur ambitieux avait pris sa place , et je vous laisse à deviner quelles furent pour Bernard et pour sa famille les tristesses d'une pareille métamorphose.

Bernard commença par interrompre ses travaux de peinture à l'église métropolitaine ; il renonça à toutes ces petites merveilles qu'il savait ciseler avec tant de goût et d'élégance ; il ferma la porte de sa maison à ses camarades , à ses amis , à ses protecteurs ; il n'eut aucune pitié des larmes de ses enfants ni des caresses de sa femme , et il se cloîtra dans son atelier pour se livrer à de nouvelles études , à des travaux mystérieux , à des expériences où l'or , la terre et le feu devaient jouer un beau rôle.

Le bruit de ce cruel changement dans l'esprit et les habitudes de Bernard ne tarda point à se répandre dans toute la ville ; il sembla à tout le

monde que Bernard était devenu fou par orgueil : ceux qui avaient admiré son talent se moquèrent de sa soudaine folie ; les gentilshommes dédaignèrent de lui tendre la main ; les bourgeois ne le saluèrent plus avec respect ; les femmes le virent passer avec bien de l'indifférence pour sa jeunesse et pour sa beauté ; les petits garçons s'avisèrent de le poursuivre à coups de pierre dans la rue , et les pauvres eux-mêmes oublièrent le seuil d'une maison bienfaisante qui réalisait naguère ces bonnes et saintes paroles : « Frappez , et l'on vous ouvrira ! »

En dépit des clameurs , des haines , des injures et des privations de toutes les sortes , Bernard continua de travailler pour l'avenir le plus mystérieusement qu'il lui fût possible ; sa femme et ses enfants continuèrent à souffrir et à l'adorer.

Un soir , comme il s'était enfermé , selon sa secrète coutume , dans le sanctuaire impénétrable où il cherchait quelque grand œuvre , Bernard entendit frapper tout doucement à la porte de son atelier , de son laboratoire ; il demanda d'une voix tremblante :

« Qui vient là ? »

— C'est la misère ! lui répondit sa femme.

— Qu'elle entre , répliqua Bernard en ouvrant la porte : que me veux-tu ?...

— Je veux du pain pour tes enfants ! » s'écria la malheureuse mère.

Et aussitôt trois pauvres petits innocents se mirent à répéter aux genoux de leur père qu'ils avaient froid , qu'ils avaient faim !

Bernard essaya furtivement une larme qui coulait de ses yeux un peu trop tard ; il embrassa ses enfants ; il dit à Suzanne , à sa femme :

« Regarde ! »

Et il lui montra du doigt un four où brûlaient encore les débris de son modeste mobilier ; des poteries noires et à demi brisées , de la terre glaise qui couvrait le carreau de la chambre , des livres entr'ouverts sur une table ; des poissons , des serpents , des coquillages moulés ; des ustensiles d'une forme particulière , et des vases colorés qui avaient perdu à la flamme la moitié de leurs brillantes couleurs...

« Voilà notre gloire et notre fortune ! reprit l'ouvrier.

— Hélas ! murmura Suzanne , je ne comprends rien à ce que je vois , et je ne devine rien à ce que tu essaies de faire ; tout ce que je sais , Bernard , c'est qu'une pareille fortune nous a valu déjà la honte et la pauvreté.

— Rassure-toi , Suzanne... écoute bien : depuis trois ans la gloire des fameux potiers ornementistes de Florence m'empêche de dormir , et je cherche , à grands frais d'invention et de persévérance , un secret tout à fait perdu , le secret admirable de la poterie florentine , illustrée par les travaux de Luca della Robia et de Orazio Fontana , de Pe-





saro ! Encore un jour, encore une expérience, encore une illumination céleste, et j'étalerai dans ton dressoir, Suzanne, une collection de pièces splendides, couvertes de jolies figures en relief et tout émaillées de mille fleurs d'or et d'argent !... Un peu de courage, un peu de patience, Suzanne ! .. Le génie de l'homme, c'est Dieu !... et Dieu protégera tôt ou tard le travail et la famille du pauvre ouvrier !

— Oui, tu seras riche, tu seras grand, tu seras illustre ; les artisans te nommeront leur maître ; le peuple chantera tes louanges, et le roi lui-même daignera t'anoblir !... Mais d'ici là, Bernard, le ciel nous refusera peut-être notre pain quotidien que tu n'auras pas gagné, que tu n'auras pas mérité par ta bonne conduite ; d'ici là, ô mon ambitieux insensé, tes yeux, qui n'ont plus de larmes, verront mourir, sans y prendre garde, ta femme, ta vieille mère et tes enfants !

— Dieu me mène ! balbutia Bernard en regardant le ciel.

— Dieu te punira ! » murmura Suzanne en regardant la terre.

Suzanne avait raison. Quelques mois plus tard, elle tomba malade, à force de misère et surtout à force de désespoir ; elle se laissa mourir avec une douce pensée qui était une espérance pour l'avenir de sa petite famille. Elle aperçut, au chevet de son lit mortuaire, une servante de l'hôtel de la marquise, qu'habitait toujours Bernard, une jeune fille dévouée qui avait partagé cent fois avec la pauvre famille ses vêtements, ses épargnes et son pain ; Suzanne lui demanda bien bas à l'oreille :

« M'oublierez-vous, quand je serai morte ? »

— Non !... votre souvenir restera là... dans mon cœur, répondit la généreuse garde-malade.

— Eh bien ! vous prierez pour mon âme et pour les enfants que je laisse dans ce monde ; qui sait quelle femme deviendra leur mère après ma mort ?

— Moi !

— Que le ciel vous entende ! »

La femme de Bernard mourut ainsi, en espérant une prière pour son âme et une seconde mère pour ses enfants.

Cette humble servante, qui s'appelait Gabrielle, se mit à réaliser au plus vite la sainteté de sa pieuse promesse : elle adora les enfants de son ancienne amie, et j'ose à peine vous apprendre qu'elle ne craignit point d'adorer en secret le malheureux qui avait perdu toute cette pauvre famille.

Le dévouement de Gabrielle devint exemplaire : elle trouva le moyen de dérober à son service assez de temps pour surveiller matin et soir le petit ménage de l'ouvrier Bernard ; elle songeait à tout, la bonne fille ; elle prévoyait les besoins pour mieux les satisfaire, et bien des fois elle vendit ses belles hardes du dimanche afin de prévenir

un regret, une plainte ou une souffrance. Indifférent aux détails de la vie matérielle, comme la plupart des enthousiastes qui vivent beaucoup par la pensée, Bernard ne prenait la peine ni de bénir ni seulement de deviner la main secourable qui le faisait vivre.

Chose étrange ! Suzanne était morte en maudissant l'orgueilleuse ambition de son mari : Gabrielle s'avisait d'applaudir à l'intelligence et à la noble ardeur de Bernard ! L'une avait déploré l'enthousiasme dangereux de l'artiste ; l'autre approuvait au fond de son cœur les rêves de gloire qu'il faisait tout éveillé. La première n'avait pensé qu'au présent ; la seconde songeait à l'avenir. La femme ne s'était guère inquiétée que du bien-être de ses enfants ; l'amoureuse s'inquiétait de la réputation et de l'honneur de celui qu'elle aimait : Gabrielle croyait au génie de ce rêveur populaire, et, pour le voir réussir, pour le voir briller dans le monde, la jolie servante aurait donné son bonheur sur la terre et son salut dans le ciel.

Depuis la mort de Suzanne, Bernard avait renoncé, faute de courage et peut-être faute d'argent, à ce travail équivoque, à ces recherches mystérieuses qui avaient tué sa femme et ruiné sa famille ; une circonstance assez extraordinaire rouvrit à l'artisan la petite porte de son atelier, et Gabrielle vint l'obliger sans le vouloir à poursuivre ses travaux, ses expériences et ses rêves : le hasard est une divinité bienfaisante qui arrive presque toujours à l'aide de l'intelligence, de l'ambition et du travail.

Un jour Bernard se promenait tristement dans la campagne, aux environs de Beauvais ; quelques petits garçons, qui le connaissaient bien sans doute, s'amuserent à le pourchasser en se moquant de lui ; un d'eux ramassa sur le bord de la route une grosse boule de terre glaise et la lui jeta méchamment à la figure : aussitôt, sans se plaindre, sans s'émouvoir, sans mot dire, Bernard recueillit miette à miette la terre grasse qu'on lui avait jetée sur le front ; il l'examina fort attentivement, il s'approcha d'une large fosse où le petit garçon avait ramassé son innocent projectile, il s'agenouilla dans la vase, et il se prit à remplir les grandes poches de son pourpoint d'une matière argileuse qui lui sembla convenir à l'exécution définitive de ses chefs-d'œuvre.

A son retour au logis, Bernard éprouva bien de la surprise et du chagrin à l'aspect de son amie Gabrielle, qui pleurait, qui sanglotait comme une désespérée ; il voulut connaître la cause de cette douleur, de ce grand désespoir, et il demanda à la jeune fille :

« Mes enfants sont-ils morts, Gabrielle ? »

— Ils vivront cent ans, monsieur Bernard !

— Sont-ils malades ?

— Ils se portent à merveille.

— Souffres-tu ?



— Il n'y a que mon cœur qui souffre... mais les peines de cœur ne font pas pleurer.

— Songerais-tu à nous quitter, à ne plus nous voir?

— Je ne vous quitterai jamais, monsieur Bernard, et, s'il le faut, je deviendrai votre servante... pour vous regarder un peu plus souvent!

— Qu'est-ce donc que tu as, Gabrielle, et pourquoi me cacher le véritable motif de ta douleur?

— Ce motif-là est bien simple, monsieur Bernard, et je m'en vais vous le dire, puisqu'il vous plaît de le savoir : ce matin, en faisant mon service habituel, j'ai coudoyé le beau dressoir de madame la marquise, et j'ai brisé d'un seul coup ces superbes assiettes... vous savez?... ces plats si magnifiques et si rares, que vous appeliez vous-même, ce me semble, des « merveilles de la poterie florentine!... » Jugez de mes regrets, de ma désolation et de mes craintes : un pareil trésor, dont il ne reste plus que des misères, était destiné à Sa Majesté, à notre maître à tous, monsieur Bernard, et voilà comment il est arrivé à une pauvre fille d'offenser la personne d'un roi de France!... Quelle faute et quel malheur!

— Une faute et un malheur qui m'enchantent, Gabrielle! s'écria l'ouvrier : oui! c'est le ciel qui m'inspire, et Dieu lui-même a daigné me parler par ta bouche! J'avais promis à ma Suzanne de ne plus songer à la gloire des célèbres potiers de Florence; mais il me sied aujourd'hui de manquer à la religion de ma promesse dans l'intérêt d'une femme qui a été sa meilleure amie et qui est encore la bienfaitrice de ses enfants! Gabrielle, vois-tu cette terre, cette boue que j'ai ramassée en tressaillant de joie dans les environs de la ville?... Eh bien! il y a là de quoi remplacer sur le dressoir de la marquise toutes les royales merveilles que tu as brisées!

A compter de ce jour, Bernard travailla du matin au soir avec une ardeur, avec un dévouement, avec une passion infatigables : il épuisa les dernières ressources, les dernières économies de cette chère Gabrielle, qui l'encourageait dans sa difficile besogne de ses regards, de ses paroles et de ses baisers. Il chercha long-temps le précieux secret que nul n'avait su retrouver dans toute l'Italie; enfin la flamme passa dans le four une dernière fois : l'artisan jeta un cri terrible, un cri de victoire, et il étala d'une main convulsive, sur les tables de son atelier, les premières et les plus belles de ces fantaisies admirables qui ont immortalisé le nom de Bernard de Palissy!

Ces premiers vases rustiques de Bernard furent placés par Gabrielle dans le dressoir de la marquise; la ville tout entière vint s'extasier devant le meuble de cette grande dame, et un monarque récompensa publiquement le simple ouvrier qui avait doté la nation des magnificences de cette

merveilleuse industrie : le roi de France paya la dot de Gabrielle.

Bernard de Palissy, qui était protestant, mourut dans un cachot catholique d'une façon horrible et singulière.

Un matin, peu de jours après son arrestation, un geôlier ou un bourreau osa porter la main sur l'illustre prisonnier; il découvrit, en fouillant dans les draperies de son manteau un vase émaillé, aux armes royales, et qui était peut-être l'invention la plus remarquable de Bernard de Palissy.

— Qu'est-ce que cela? demanda le geôlier.

— Mon chef-d'œuvre! répondit l'artiste.

— Donne-le moi!...

— Tâche de le prendre! »

A ces mots, une lutte affreuse s'engagea entre le protestant et le catholique; le vase royal s'échappa des mains de Bernard et passa dans les mains de son adversaire... Éperdu, furieux, hors de lui, le prisonnier saisit le bout de sa chaîne pour en frapper l'audacieux voleur... mais, au même instant, Bernard de Palissy tomba tout ensanglanté sur les dalles de sa prison, blessé à mort par ce misérable qui venait de briser sur la tête de l'artiste le chef-d'œuvre qu'il destinait au roi de France.

Louis LURINE.

## Causeries.

\*. Où donc est l'âge d'or où l'artiste dramatique mourait de faim? Que sont devenus les temps où le héros de théâtre quittait son costume de demi-dieu pour fouler prosaïquement de ses deux pieds le pavé du roi?

Paul Scarron a chanté ces époques homériques, Lesage les a célébrées à loisir dans *Gil Blas*; elles ont inspiré mille croquis burlesques ou touchants au crayon de Jacques Callot.

Jours heureux où le malheur était plein de poésie, heures fortunées où l'infortune portait un panache sur la tête et une rapière à poignée d'or au côté!

Ça et là, sur la chaussée des villes ou au milieu de la poussière des grandes routes, on rencontrait par petites troupes les comédiens voyageurs. En chemin, le soleil les brûlait; mais à l'approche de l'auberge, l'odeur des cuisines les faisait sourire de joie.

Le Cid portait fièrement le poing sur la hanche. Harpagon ne dédaignait pas de dépenser grassement l'argent de ses feux; le marquis de Marivaux lui-même, cette fleur des petits-maitres, se laissait aller en passant à conter fleurette aux Mariannes de village.

Ces mœurs insoucieuses, joyeuses, curieuses et littéraires ont passé. Aujourd'hui le théâtre ne marche plus à pied; il a à son service des roues de toutes couleurs.

Au dix-huitième siècle il était beaucoup de mode, parmi les acteurs, d'aller de l'hôtel à la répétition et de la répétition au For-l'Evêque, en litière, en chaise à



porteurs. Au dix-neuvième siècle, on ne sort des coulisses que pour s'élancer dans des équipages conçus selon toutes les règles du sport.

Autres temps, autres véhicules.

On ne cherche plus à se distinguer par le talent; mais par le nombre des chevaux.

Aimez-vous l'alezan-brûlé? Tout ténor en a un, peut-être deux. On ne compte plus les bai-brun: il en fourmille dans le corps de ballet.

C'est surtout dans la saison des congés que le théâtre aime à montrer de quel bois il fait ses carrosses.

Les carrosses dramatiques n'ont jamais tant abondé dans nos rues. Depuis huit jours, Paris n'est plus sillonné de long en large que de calèches musicales ou de tilburys tragiques.

Qui n'a pas rencontré Duprez dans un wiski russe? Qui n'a pas aperçu la tirade d'alexandrins assise sur le strapontin d'un briska dans la personne de mademoiselle Rachel?

Quant aux pirouettes, on est habitué à les voir en landau. On citerait des pas de deux qui ont livrée par-devant et par derrière.

Vous pensez bien que la contagion n'a pas tardé à attaquer le vaudeville lui-même, le vaudeville modeste et sans façon. Tout petit rôle demande maintenant à partir à fond de train.

En allant faire sa tournée dans les départements, le couplet de facture prétend voyager aussi en grand seigneur, le jeu de mots veut à toute force faire claquer son fouet.

On a vu Alcide Tousez partir la semaine dernière dans un coupé à ses armes.

Nous voilà bien loin des comédiens de Scarron et de Lesage. Que voulez-vous? Il n'y a que le premier cabriolet qui coûte.

### CHRONIQUE THÉÂTRALE.

VARIÉTÉS. — *La Carotte d'or*. — Bouffé, en quittant le Gymnase, apporta aux Variétés tout son répertoire, et l'on sait quels succès nouveaux il obtint dans les rôles qui avaient établi sa réputation.

C'est ainsi qu'avec *le Gamin de Paris*, Michel Perrin, *la Fille de l'Avare*, *Pauvre Jacques*, — c'est-à-dire avec des pièces qui avaient eu, chacune, des centaines de représentations, — il sut exciter la curiosité du public et remplir la salle.

Mais il est une de ses bonnes créations qu'il semblait avoir oubliée, celle qu'il a fait revivre hier au soir avec le plus complet succès.

La pièce date du 24 juillet 1834; elle fut représentée sous le titre du *Capitaine de vaisseau*. Elle était en deux actes.

Les auteurs, MM. Mélesville, Comberousse et Antier, ont entièrement remanié leur vaudeville, et ils l'ont réduit en un acte sous un nouveau titre, *la Carotte d'or*. Ils n'ont gardé de la pièce que les détails comiques, tout en conservant en entier le personnage si remarquablement interprété par Bouffé.

Ainsi, la pièce a gagné en mouvement et en gaieté, et

le rôle de Bouffé, qui est toujours en scène, n'en a eu que plus de relief.

Le résultat a prouvé qu'ils avaient eu raison, et l'ouvrage a été on ne peut mieux accueilli. Bouffé surtout a excité les applaudissements de toute la salle.

C'est qu'en effet, il est très-original dans le marquis devenu homme du peuple, insensible à ses titres de noblesse, et qui est heureux de posséder un bureau de tabac! Bouffé a mis dans ce caractère une grande bonhomie, un naturel exquis et une franche gaieté. Il a été très-bien secondé par les autres artistes. *La Carotte d'or* ne peut manquer de fournir une nouvelle et brillante carrière.

\*. Malgré la température hostile au théâtre, peu de spectateurs manquent encore aux représentations des *Petites Danaïdes*; il est vrai qu'on ne convoque pas le public pour cette pièce avant la fin de la soirée.

\*. Le brillant soleil de juin favorise les magnifiques représentations de l'Hippodrome. Sa vaste enceinte ne suffit pas à l'affluence des curieux, et chaque jour on refuse l'entrée à près de mille personnes. Ces exercices ont en effet un prestige tout particulier et vont admirablement au goût du public. Jeudi dernier, au second tour de la course de vitesse, une jeune amazone, mademoiselle Rosalie, a roulé tout à coup sur la poussière; mais elle s'est relevée tout aussitôt; elle a prouvé qu'elle avait profité d'excellentes leçons. Remise en selle plus lesté qu'auparavant, elle n'a pas abandonné la carrière, et elle a remporté le prix.

\*. A en croire certaines confidences, M. Scribe se rendait auprès de Rossini avec un poème inédit. D'autres disent qu'il lui porte la traduction de la *Dona del Lago*, dont Rossini consent à retoucher la musique pour la mettre dans les conditions de l'opéra français, en lui prodiguant de nouveaux ornements. Fasse le ciel que cet espoir se réalise pour la *Dona del Lago* et pour le poème inédit! Le réveil de Rossini serait le réveil du lion; mais il ne faut pas trop y compter: l'amour du repos et les délices de la paresse ont toute la puissance d'une passion invincible chez les grands hommes rassasiés de gloire et de fortune.

\*. Il existe rue Richer une école de danse dépendant de l'Opéra. Tous les sujets qui y travaillent sont instruits aux frais de l'établissement, et débute au fur et à mesure de leurs progrès. Mais ils ne sont liés par aucun traité, étant d'âge d'abord à n'en pouvoir souscrire, et ensuite parce qu'on n'a pas cru jusqu'ici devoir en exiger de leurs parents. Les dangers de cette situation viennent d'être révélés par l'arrivée à Paris de personnes chargées de recruter de jeunes danseuses, au profit des théâtres de la ville de Londres. Ces émissaires ont fait une rafle considérable dans le personnel de l'école, et il se trouve que nous avons travaillé pour le voisin. Ainsi déçu dans son attente, l'Opéra s'est entendu avec l'autorité; et un règlement nouveau est survenu, portant ces deux clauses: 1° les parents des élèves de l'école de danse s'engageront, à l'avenir, pour leurs enfants, qu'ils devront y laisser jusqu'à l'âge de seize ans, sous peine d'un dédit de la somme de quatre mille francs; 2° le professeur de cette école, qui enseigne, pour son propre compte, des jeunes filles travaillant avec celles que l'on



instruit *gratis*, ne pourra désormais admettre à cette classe que celles qui auront un engagement avec l'Opéra. De cette façon, on ne courra plus le risque de voir les dépenses faites par le gouvernement tourner au profit de l'étranger.

\* Le Château Rouge a rouvert ses portes, et le premier beau temps y a ramené la foule. Des embellissements de tout genre ajoutent aux agréments de ce site déjà si pittoresque : deux vastes galeries dans le style

mauresque, des groupes de Canova, des jeux du meilleur goût, des milliers de becs de gaz, en lustres, en candélabres, en girandoles; un tir; un orchestre de soixante musiciens exécutant les valse, les contredanses, les polka les plus nouvelles; de magnifiques feux d'artifice par Ruggieri; des fleurs, des bosquets, de spacieuses promenades, de la verdure partout; enfin un glacier et un restaurant confortablement installés dans le pavillon de Henri IV. Tels sont les principaux attraits qui ont signalé la réouverture du Château Rouge, dont le prix d'entrée est aussi modique qu'il l'était l'année dernière.

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Aux dix vins canne va, DU goûte E, DU, G nid, or à seau vidé dans tombereau des leurres et crics.

(Au divin canevas du goût et du génie,  
Horace, Ovide et Dante ont brodé leurs écrits.)

**Cravates mécaniques** de JORDERY fils, s'adaptant d'elles-mêmes. On peut, par ce système, ôter et mettre sa cravate en moins d'une seconde et d'une seule main. Rue Thévenot, n° 42.

**Passementerie** pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 48.

**Confection de Robes.** Madame OLMER, rue Montmartre, 481.

**Modes.** M<sup>lles</sup> ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

**Mantelets, Visites,** nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

**Enveloppes postales** D'AUTHENTICITÉ 2 FRANCS ET DE SÉCURITÉ, le cent, approuvées par M. le ministre des finances et recommandées au public par M. le directeur-général des postes. (Voir le prospectus qui se distribue à la papeterie MARION, cité Bergère, 44.) Le chef de cette maison ne se borne pas, comme on le voit, aux innovations de luxe, il cherche aussi s'il y a mieux à faire que ce qui a été fait dans les objets d'utilité. — Papier de poste, 8 fr. la rame.

**Crème du Liban.** Ce nouveau Cosmétique est d'une efficacité incontestable contre les rougeurs, aspérités, taches de rousseur, et surtout contre les rides précoces, qu'il efface complètement. Il remplace avec une grande supériorité le blanc et toutes les préparations en usage sans en avoir les défauts; il donne et conserve au teint l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse. Chez madame Albert, rue Choiseul, 4.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.